Au passage du Président de la République la musique des tirailleurs algériens a entonné l'air national arabe.

Le président s'est arrêté devant l'exposition algérienne M. Tirman lui a présenté les organisateurs de l'exposition. Il s'est arrêté ensuite au pavillon tunisien.

Il a quitté l'Esplanade des Invalides à six heures et est rentré à l'Elysée par la place de la Concorde.

Sur tout le parcours, la foule qu'on peut évaluer à 500.000 personnes, a poussé des vivats frénétiques. Sur la pièce de la Concorde et dans l'avenue Marigny, les cris de : Vive Carnot ! vive la République ! roulaient *comme des coups de tonnerre*.

Les vieux Parisiens ne se souviennent pas avoir vu pareille ovation. Il semble que la capitale ait voulu hier, par une manifestation grandiose, racheter la faute qu'elle a commise il y a quelques mois.

La soirée

Toute la population parisienne est massée aux abords de l'Exposition, afin de jouir du spectacle réellement féérique de la fête de nuit, des feux d'artifices et l'embrasement de la tour Eiffel.

Les quartiers populeux

Les quartiers populeux sont animés, on danse dans les rues, on rit, on s'amuse comme lors de la fête nationale. Beaucoup de maisons sont illuminées.

La journée d'ouverture de l'Exposition est une des plus brillantes qu'on ait jamais vues.

On ne signale aucun incident regrettable. On dit que plus de 500,000 personnes sont entrées aujourd'hui à l'Exposition. On ne vit jamais pareille affluence.

(*Dépêches Havas*).

Paris, 7 mai. — La soirée a été très animée. Une foule immense et très gaie se presse notamment sur les quais pour voir la fête vénitienne donnée sur la Seine depuis le pont de l'Ile-St-Louis jusqu'à l'île de Grenelle et trois feux d'artifice qui ont éclaté en même temps sur le terre-plein du Pont Neuf, sur la terrasse des Tuileries et à l'île de Grenelle. L'ensemble de l'Exposition, la tour Eiffel, le Dôme central et tous les jardins sont brillamment illuminés par des *rampes de gaz*, de feux électriques et 4,000 flammes de Bengale. L'embrasement général de la Tour Eiffel au moyen de flammes de Bengale multicolores a été très réussi. Les fantaisies lumineuses et la cascade du Trocadéro de la pièce d'eau située sous la Tour Eiffel ainsi que le jet d'eau du jardin central ont joué jusqu'à une heure très avancée. Outre les illuminations des édifices publics, de nombreux établissements privés et des maisons particulières ont été brillamment illuminés. Les projections électriques lancées du haut de la tour Eiffel sur tout Paris ont produit un grand effet.

L'ordre est parfait partout. Grand enthousiasme. Aucun incident n'est signalé.

L'ATTENTAT
contre M. Carnot

Les témoignages de sympathie

Paris, 6 mai. — L'*Agence Havas* nous communique la note officielle que voici :

Le Président de la République a reçu de France et de l'étranger, à l'occasion du coup de feu tiré hier à sa sortie de l'Elysée, des milliers de télégrammes auxquels il lui est impossible de répondre dès aujourd'hui.

Profondément touché de ces témoignages de sympathie, le Président tient à exprimer, sans attendre plus longtemps, ses sentiments de gratitude aux municipalités, sociétés, associations, aux colonies françaises, etc. .., ainsi qu'à toutes les personnes qui lui ont offert ces télégrammes.

Deux registres, l'un pour le Président de la République, l'autre pour Mme Carnot, ont été ouverts ce soir à l'Elysée.

Tout le corps diplomatique s'est fait inscrire, soit par les ambassadeurs présents, soit par les chargés d'affaires représentant les ambassadeurs absents.

Un acte généreux de M. Carnot

M. Carnot a fait envoyer des secours à la femme et aux enfants de Perrin, l'individu qui a tiré sur lui.

Félicitations du roi d'Italie

L'un des premiers télégrammes reçus par le Président de la République a été celui envoyé par Sa Majesté le roi d'Italie. En voici le texte :

Rome, 5 mai, 9 h. 11 soir.

A son Excellence le président de la République. Paris.

Je félicite de tout mon cœur Votre Excellence d'avoir échappé à l'attentat contre sa personne ; et en faisant des vœux bien sincères pour que sa vie précieuse soit conservée à la prospérité et au bonheur de la France, je lui confirme mes sentiments d'amitié.

HUMBERT.

Dépêche du Conseil municipal de Paris

Aussitôt que l'attentat contre le Président de la République fut connu, le conseil municipal de Paris lui a adressé un télégramme, qui est arrivé à l'Elysée avant la rentrée du Président.

LA HAUTE COUR
DE JUSTICE

Perquisitions et arrestations

On nous affirme, et nous avons lieu de croire cette nouvelle fondée, que des perquisitions auraient été faites, par ordre de la Haute Cour, chez seize chefs de groupes *ou sous groupes* boulangistes du canton de Neuilly.

A Levallois-Perret même, on ne se serait pas borné à des perquisitions. Trois arrestations auraient été opérées. On cite notamment M. L..., comptable, parmi les trois personnes arrêtées.

DISCOURS
du Président de la République
A VERSAILLES

Voici le texte complet du discours prononcé dimanche à Versailles par M. le Président de la République :

Messieurs,

C'est avec une émotion profonde, c'est le cœur rempli de gratitude envers nos ancêtres et rempli d'une ardente espérance en l'avenir que je salue, comme premier magistrat de la République, dans ce palais élevé par l'ancienne monarchie, les représentants de la nation française [illegible] maîtresse de ses destinées, et dans tout l'éclat de sa force et [illegible]

[illegible]

le précieux héritage. Jamais notre reconnaissance, jamais celle de notre postérité n'égalera la grandeur des services rendus par nos pères à la France et au génie humain.

D'illustres penseurs avaient proclamé les principes *de justice, d'égalité et d'indépendance qui* contenaient en germe la Révolution française. Nos pères assumèrent la tâche héroïque de faire de ces principes la base même de la société et de fonder un régime nouveau sur la raison et sur la justice.

Gloire à eux ! gloire à ces généreux lutteurs ! Ils surent affronter tous les périls, supporter toutes les épreuves pour laisser à leurs descendants un précieux patrimoine qui n'est le monopole d'aucun parti, dont tous les Français peuvent revendiquer leur part et qui est devenu le domaine commun du monde civilisé !

Le 5 mai 1789, les Etats généraux, convoqués à Versailles pour la première fois depuis cent soixante-quinze ans, étaient invités à pourvoir aux besoins financiers de la monarchie française.

Mais telle n'était pas la mission que le pays leur avait confiée. La résistance aveugle des privilégiés, paralysant les meilleures intentions de la royauté et les efforts éclairés d'un grand ministre, avait fait échouer toutes les tentatives de réformes. L'heure de la Révolution avait sonné.

On le vit bien dès la réunion de ces élus de la nation qui, écartant les anciennes appellations, *se déclarèrent membres de l'Assemblée nationale* et jurèrent de ne se séparer qu'en laissant à la France une Constitution de ses droits et de ses libertés.

Le pays lui-même avait dressé le programme de leurs travaux.

Il est, tout entier, inscrit dans ces cahiers approuvés *par six millions d'électeurs*, où la modération du langage fait ressortir la force et l'élévation de la pensée, où l'on voit apparaître cette belle devise de « Liberté, Egalité, Fraternité », *qui est devenue celle de la République*, et dont la surprenante unanimité atteste à la fois la clairvoyance et l'unité morale du peuple français en dépit de la division des provinces.

Plus de provinces, disait-on déjà, la patrie !

Faire une nation forte, unie, respectée, vivante et libre en abaissant les barrières qui découpent le territoire de l'ancienne France, en supprimant des privilèges incommodes et blessants ; assurer à cette nation un droit uniforme un gouvernement représentatif exercé au nom *de tous et contrôlé par les élus du peuple*; fonder l'égalité devant la loi, garantir la liberté individuelle et l'indépendance des opinions religieuses et politiques, et effacer toutes les traces *de la féodalité et du servage*.

Ainsi se résument les principes de 89, épars dans les cahiers et coordonnés dans les déclarations des droits de l'homme. Tâche grandiose devant laquelle nos pères n'ont pas reculé et qu'ils ont su accomplir avec une admirable persévérance, sans se laisser ébranler par les plus redoutables obstacles.

Condamnée à soutenir contre l'ancien monde une lutte gigantesque, la France a traversé des temps douloureux, où tous les partis ont successivement cédé à des entraînements à jamais regrettables. Elle n'a pas dévié de la voie qui, dès la première heure, lui fut tracée par les hommes de 89 : Constituante, Législative, Convention, autant d'étapes, autant de relais sur la route du progrès ; constitutionnels, girondins, montagnards, tous architectes du même édifice *qui s'est achevé à travers les régimes successifs* et qui abrite aujourd'hui tous les Français sans distinction d'opinions ni de partis.

Du même cœur, avec la même reconnaissance nous devons tous nous retourner vers ceux qui, il y a cent ans, ont gravé dans les institutions de notre pays l'égalité des citoyens devant la loi et des enfants devant l'héritage, l'abolition des privilèges et le droit pour tous les Français d'accéder aux emplois publics et aux grades de l'armée, la liberté du travail, l'équitable répartition de l'impôt annuellement consenti, l'indépendance de la pensée, la liberté des opinions religieuses et la souveraineté de la nation, d'où émane toute autorité légitime.

Ces grands ancêtres ont fait notre France d'aujourd'hui, celle que nourrissent nos laborieux agriculteurs devenus inviolables dans la propriété du sol qu'ils cultivent, celle qu'enrichissent nos industriels, nos commerçants, nos ouvriers, délivrés des entraves des corporations et des jurandes ; celle qu'illustrent nos écrivains et nos artistes ; celle que nos braves soldats défendent et qui est pour tous ses fils, de près comme de loin, aux heures d'adversité comme aux jours de triomphe, l'objet d'un amour sans *bornes et d'une indéfectible espérance*.

La Révolution dont nous célébrons l'aurore, a fait éclore en un jour les germes féconds accumulés par un labeur dix fois séculaire et échauffés par le souffle des grands penseurs du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Elle a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire. Elle a fondé la société moderne sur d'immuables assises; elle a créé la France démocratique, inébranlable dans son attachement aux principes de 89, à travers les régimes politiques qu'elle *a vu se succéder depuis un siècle*.

Il était réservé à notre génération de donner à cette démocratie son gouvernement nécessaire une organisation politique assurant à la nation l'exercice de la souveraineté qui réside en elle, offrant à la liberté, à l'ordre et au progrès, les garanties qui sont la condition première du travail et de la paix.

La fondation de cette République est le couronnement de l'œuvre impérissable, qui a été commencée ici il y a un siècle. Elle est le but que *devait atteindre, après bien des secousses*, après de cruelles épreuves, qui lui laissent une inconsolable douleur, cette généreuse nation française, si passionnée pour l'égalité et si jalouse de sa liberté.

Elle a définitivement rompu avec le pouvoir personnel d'un homme, quelque titre qu'il prenne, et ne reconnaît plus d'autre souverain que la loi délibérée par les élus du peuple dans leur pleine indépendance.

Telle est, messieurs, l'œuvre d'un siècle, le *résultat acquis par cent années de travail politique*, de réflexion et d'expérience.

Qu'il nous soit permis, en ces lieux mêmes où nos glorieux ancêtres ont apporté les premières revendications de la France, d'élever vers eux nos cœurs reconnaissants, de mesurer du regard le chemin parcouru, de comparer la patrie à cent ans de distance, de montrer ce qu'ont pu réaliser les efforts d'un grand peuple, armé des vivifiants principes dont 89 a éclairé le monde.

J'en appelle à vous tous, Français, de 1889, à vous, représentants de la nation, à qui le suffrage universel, a confié la haute mission de faire les lois du pays.

A vous, grands corps de l'Etat français, qui avez la charge d'appliquer ces lois, d'assurer le respect de nos institutions, de garantir les droits et la liberté de tous !

A vous, officiers et soldats de l'armée nationale, qui portez si haut le sentiment de vos devoirs, et ce respect de la discipline qui fait la *force de la patrie*.

A vous, chers élèves de nos grandes écoles, filles de la Révolution ; à vous, l'élite de notre jeunesse ; à vous, généreux initiateurs de toutes les œuvres de prévoyance et de bienfaisance qui sont nées de la liberté de la pensée et des confessions ; à vous, écrivains et artistes ; à vous, travailleurs de tout ordre qui nous montrerez demain les merveilles enfantées par l'esprit fécondant de 1789 ; à vous tous, je fais ici un appel qui sera entendu de votre patriotisme !

Ce que nous sommes, nous le devons à ceux que nous venons glorifier aujourd'hui. Ils nous ont laissé d'admirables exemples dont nous devons savoir nous inspirer. Soyons prêts à parfaire leur œuvre. Sachons retrouver les élans généreux de cette grande époque, nous élever au-dessus des mesquines passions, des querelles de partis, des divisions d'écoles.

Sous l'égide de la République, qui est le droit constitutionnel, cherchons dans l'esprit d'apaisement, de tolérance mutuelle, de concorde, cette force irrésistible des peuples unis.

Le siècle glorieux que nous célébrons dans cette pieuse et grandiose cérémonie doit être couronné par la réconciliation *de tous les Français* dans la commune passion du bien public au nom de la liberté, au nom de la patrie.

Et la France aura toujours son rang à l'avant-garde des nations.

Honneur à nos pères de 1789.

Vive la France !

Vive la République !

ÉLECTION DE SAINT-OUEN

MM. Boulanger, Laguerre, Naquet et Déroulède viennent d'être élus conseillers municipaux à Saint-Ouen, où ils s'étaient officiellement présentés par les journaux boulangistes.

M. Boulanger, l'élu, qui a obtenu le plus de voix a obtenu 1.040 voix. Il en avait obtenu 2.047 le 27 janvier.

Le déchet est considérable.

LE SALON DE 1889

(*Deuxième article*)

Si je passe sans transition de M. Roll à M. Tattegrain, c'est intentionnellement.

Au premier abord, sans doute, cette façon de faire peut sembler légèrement incohérente. Elle est voulue. En effet, avec M. Roll, nous sommes en présence d'un maître du pinceau qui regarde autour et au dehors de lui, qui voit extérieurement. M. Tattegrain, au contraire, est un artiste qui cherche et fouille dans le profond des choses. Mais directement impressionné peut être par le contour et le vêtement, il est plus psychologue, partant plus artiste au sens élevé du mot. C'est là une différence sensible, surtout *dans les conséquences*.

Son *Louis XIV visitant le champ de bataille des Dunes* est certainement une œuvre magistrale. Elle m'offre — et je la saisis avec empressement — l'occasion de faire ressortir toute la distance qui *existe entre l'art « pensé » et l'art « manuel »*. Le sublime est dans l'alliance intime du cerveau et de la main; s'il n'est que rarement atteint, c'est qu'une vie d'artiste est trop courte pour arriver au point culminant où se rejoignent les deux voies et qu'en thèse générale il faut soit se contenter de saisir les aspects extérieurs, soit les négliger pour se perdre dans les hautes spéculations intellectuelles. Le tableau de M. Tattegrain, qui a fait maintes fois œuvre d'ouvrier, est plus aujourd'hui fortement conçu qu'exécuté.

A gauche s'étend le champ de bataille parsemé de cadavres verdis déjà et sur lequel planent des compagnies d'oiseaux *de proie, à droite*, la cohue brillante des seigneurs de la cour; entourant la litière de Mazarin. Le contraste est frappant. Un autre contraste non moins beau est dans la tonalité sourde des premiers plans; tonalité congruente au sujet, et dans le « coup de lumière » qui dore, au lointain la crête des monticules sablonneux. Il y a là quelque chose de saisissant.

Saisissant aussi le simple geste du jeune souverain. On l'a pourvu d'un bouquet de fleurs qu'il respire machinalement, en contemplant le spectacle morne qui se *déroule devant lui. Et ces fleurs préparées* disent toute la hideur du champ de bataille. Cela saisit plus, par exemple, que l'appareil sanglant et sinistre du tableau de M. Ferrier, où des femmes éplorées hurlent des malédictions en tendant leurs mains crispées vers les hordes de guerriers farouches qui vont se précipiter aveuglément dans les horribles mêlées

Ceci c'est du pur mélodrame encore qu'habilement exécuté. L'œuvre de M. Tattegrain touche au grand art par la simplicité de l'expression. Profondément pensée, elle s'impose quoique la main de l'artiste ait eu quelques défaillances. J'aurais désiré, en effet, plus de solidité dans le rendu plus de robustesse.

L'envoi de M. Darvant, un *Sauvetaye*, est également une des plus bonnes pages du Salon. *Bien composé*, largement peint il attire et retient l'attention. Peut-être souhaiterait-on cependant, un peu moins de sagesse dans l'exécution. La scène comportait plus de fougue, plus de désordre, plus d' « emballement. »

Il ne manque pas à la toile de M. Gardette, l'emballement. Quoique inspiré visiblement par le regretté de Neuville, son tableau a une réelle et indéniable valeur.

Le général Margueritte dont une balle a traversé les mâchoires, est remonté à cheval, tout dégoutant de sang, soutenu par des officiers, des soldats des diverses armes. Râlant des cris rauques, comme dit le rapport militaire, il commande la *charge d'un geste héroïque*. Et du fond, en masse compacte arrivent, chargeant furieusement, les cuirassiers, les chasseurs à cheval. L'officier de chasseurs, qui se trouve en avant, le bras levé, se détache merveilleusement.

Quelque chose vous saute dans la poitrine devant cette toile qui évoque un des souvenirs les plus vibrants de la guerre franco-allemande.

Celle de M. Moreau de Tours, la mort du colonel de Franchessai, à Frœswiller, est peut être supérieure comme facture, mais l'effet produit est moindre. *Pourquoi* ? Parce que le peintre s'en est tenu au groupe principal : le colonel mourant, *commandant lui aussi la charge*, soutenu par le caporal Fournier. C'est quelque chose comme la glorification d'un héros, mais le grand ensemble sur lequel passe le souffle sublime du patriotisme est absent. Le héros c'est beau ; les mille héros c'est mieux.

De singulières affinités dans l'inspiration de ces divers sujets m'ont entraîné. Je reviens sans transition au genre gracieux et simple avec M. Collin.

Elle est très charmante son *Idylle* en pleine verdure. Combien naturelle et chastement amoureuse la pose de cette jeune bergère nue, assise au milieu des hautes herbes, et dont les lèvres semblent se tendre vers celles du jeune homme étendu devant elle !

Et quelle distance de cette toile exquise en sa sincérité, à la prétentieuse *machine* de M. Bonnat. Certains s'extasient devant la pureté du dessin, le modèle des chairs, *que sais-je ! Mon Dieu ! je veux bien.* Et puis ? Où est le mouvement, l'air, la vie ?

Passerai je à M. Bouguereau ? Ah ! de grâce, non. *On me couperait le cou que* je ne saurais m'en taire : çà de l'art, jamais !

Mettez donc ces œuvres (?) conventionnelles, à tous les points de vue, en parallèle avec cette page de M. Roffaëli qui représente deux jeunes filles habillées de blanc. Cela manque un peu de relief, j'en tombe d'accord ; les attitudes ont quelque raideur, quelque gaucherie. Mais quelle profonde étude du côté extérieur ! Comme tout cela est carrément posé, sans truquage, sans recherche d'atténuation, et qu'il y a d'harmonie dans ce morceau.

Les *Buveurs d'absinthe* du même artiste sont bien ce que l'on peut attendre de l'observateur cruel qui nous a montré dès longtemps, sous toutes ses faces, la banlieue pauvre de Paris.

C'est décidément un bien curieux artiste que Hocregrosse ; un fouilleur dans lequel il y a un archéologue, un historien, un architecte — *et même un peintre*, un vrai peintre. Il a choisi cette fois pour sujet le *Bal des ardents*, ce bal fameux donné par la reine Isabeau, où quelques gentilshommes s'étant enduits le corps de poix et roulés dans de l'étoupe, en guise de déguisement, prirent feu au milieu de la fête et furent brûlés vifs sous les yeux de toute la Cour terrifiée.

La salle où se passe cette horrible scène est une reproduction singulièrement savante de l'architecture compliquée de l'époque. Mais, malgré la science qui a présidé à la composition de cette toile, l'émotion ne vous poigne pas.

On reste presque froid devant le groupe angoissé des suppliciés et la foule muette des seigneurs et des « honnêstes dames » qui l'entourent. Il y a plus d'habileté, à coup sûr, dans cette page, que dans les précédentes ; elle ne fera oublier cependant, ni l'*Andromaque*, ni le Vitellius de M. Rochegrosse dont le pinceau devient, en outre, désagréablement bitumineux. Qu'il prenne garde à ne point s'oublier dans l'archaïsme, ou du moins qu'il tâche à se renouveler par une observation sérieuse de la nature.

C'est ce qu'essaie de faire M. Tondouze, qui jadis... Il nous offre aujourd'hui une jeune mère, une paysanne assise dans un coin de jardin.

Le groupe est habilement posé, brossé avec souplesse dans une gamme claire assez heureuse. Cela n'est pas exempt de préciosité, mais l'œil est flatté malgré tout et l'impression ressentie persiste.

M. Binet, lui aussi, cherche au village ses inspirations. Mais ses paysans ont une allure plus rustique. Ils sont là deux amoureux qui s'embrassent, debout et enlacés, derrière une palissade, en pleine prairie. Ah ! ils y vont de bon cœur, je vous le jure ! C'est une toile très recom*mandable que celle de M. Binet*.

Il y eu bon nombre d'autres dans le même ordre, d'ailleurs au Salon. C'est là ce que l'on appelle le réalisme en peinture, le réalisme pris dans le bon sens, c'est-à-dire demandant l'émotion et la sensation artistique à l'étude sincère de l'homme dans son cadre naturel mais pris sous l'angle pittoresque.

Lionel MOGUEZ.

Les Fêtes du Centenaire

A ARMENTIERES

Tombant le même jour que la fête dite de l'Hôpital, l'anniversaire de la Révolution a été célébré au milieu de la plus grande animation.

Dans la matinée, « l'Union des Trompettes » et les *Sapeurs-Pompiers* ont annoncé la fête. Sa commission du Bureau de Bienfaisance a fait une distribution extraordinaire de viande et de *pain*.

Dans la soirée, une foule sympathique s'est promenée dans les rues principales de la ville en examinant les illuminations des édifices communaux et des différentes habitations particulières.

Enfin, le bal populaire organisé sur la place de la Halle, en l'honneur du Centenaire, avait attiré, jusqu'à quatre heures du matin, une masse considérable de danseurs.

A ORCHIES

La fête du Centenaire a été annoncée par des salves d'artillerie et le son des cloches.

Une abondante distribution de secours a été *faite aux pauvres de la ville.*

Les Sociétés de musique et de gymnastique ont défilé par les principales rues de la ville.

Le concert qui a eu lieu le soir a été très brillant et le bal qui l'a suivi très animé.

Les membres de la Ligue républicaine se sont réunis le soir dans un banquet fraternel où la plus franche cordialité n'a cessé de régner.

On gardera longtemps à Orchies le souvenir de cette fête mémorable.

AU CATEAU

Favorisée par un temps superbe, la fête du Centenaire a été célébrée avec un vif éclat. La revue de la compagnie des Pompiers, du bataillon *scolaire et de la Société de gymnastique* l'Alerte, avait attiré une foule considérable.

Le concert donné par la Société chorale et la musique municipale a pleinement réussi.

On a surtout applaudi un chœur patriotique, le *Drapeau*, composition de M. Fontbonne, le flûtiste bien connu de la Garde Républicaine, enlevé par nos chanteurs avec la plus grande énergie.

La musique municipale a terminé le concert par la *Marseillaise*. A ce propos, nous ferons remarquer à M. *le chef* de musique, que ce chant doit être exécuté largement, et non sur un rythme de danse. On aurait pu croire qu'on la jouait malgré soi et comme par pitié.

Les illuminations ont été splendides : un grand nombre d'habitants s'étaient mis en frais et les prix ont été très disputés. Voici comment ils ont été distribués :

1er prix. — La loge maçonnique *Travail et Progrès*.

2e prix. — M. Beauvois, marchand boulanger.

3e prix. — M. Bracq Jean-Baptiste.

4e prix. — M. Rembure.

La Commission a en outre décerné plusieurs mentions honorables, dont la première à M. Pecqueux, marchand tailleur.

HAZEBROUCK

La fête du Centenaire a été célébrée avec beaucoup d'entrain. Tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières étaient pavoisés. Pour la première fois et grâce à la patriotique initiative de son président, M. Martin, le tribunal, qui est installé dans une des ailes de l'Hôtel-de-Ville, était orné de drapeaux.

A midi, un concert a été donné sur la Grande-Place par la musique municipale. A 5 heures a eu lieu une brillante revue des sapeurs-pompiers que l'on trouve toujours *disposés* à prêter leur concours en l'honneur de la République.

Le soir il y a eu de nombreuses illuminations. L'hôtel de la sous-préfecture était illuminé avec *un goût parfait et un grand éclat*. On a remarqué également la gare, les bureaux du « Journal d'Hazebrouck », le cercle de l'Orphéon, etc.

Un seul incident a marqué cette journée. A 10 heures du matin un immense et superbe drapeau était arboré au cercle du « sport vélocipédique » des Flandres, cercle qui jusqu'à ce jour n'avait pas accentué sa nuance politique ; à 11 heures du matin, le drapeau avait disparu. Mystère et vélocipède !

Cet incident est vivement commenté par la *population*.

A LANDRECIES

La fête du Centenaire a été célébrée avec beaucoup d'animation. Tous les édifices et établissements publics étaient pavoisés ; des jeux et divertissements avaient été organisés.

La compagnie des pompiers, accompagnée de sa fanfare, a fait une promenade en ville.

Le soir, une splendide retraite aux flambeaux a eu lieu avec le concours de la garnison et *sous la direction du capitaine Gabriel*, à la suite de laquelle un bal très animé s'est prolongé bien avant dans la nuit.

Les illuminations spécialement remarquées à la ville étaient l'hôtel Méresse, les habitations Caullery, Prohon, Lagarde, la justice de paix, l'arsenal, et particulièrement toutes les habitations de la ville basse, dont le coup d'œil en arrivant en ville était magnifique.

A L'ÉTRANGER

A BRUXELLES

La fête du Centenaire a été brillamment fêtée à Bruxelles par un banquet de plus de 500 couverts, dans la salle de la Bourse.

Vers trois heures, une sonnerie de clairon vint annoncer les toasts et interrompre les conversations dans lesquelles on s'entretenait surtout de l'attentat commis sur M. Carnot.

C'est à cet événement que fit allusion d'abord M. Bourée qui, le premier, prit la parole :

« Une nouvelle triste, une rumeur douloureuse, dit-il, nous a été apportée par le télégraphe. Un attentat criminel entre tous venait, d'après la première dépêche, d'être accompli sur la personne du Président de la République.

Tous ceux qui ont *appris cette nouvelle ont* partagé votre émotion, mais rassurez-vous, Messieurs, elle est sans fondement.

On se disait : c'est un crime incroyable. On avait *raison de n'y pas croire, c'est l'œuvre d'un fou*.

Le Président est sorti sain et sauf de cet attentat, et c'est pour nous l'occasion de l'acclamer plus que jamais. « Vive Carnot ! »

Ce cri est chaleureusement répété par l'assistance. Puis il est donné lecture du télégramme suivant, envoyé au président de la République française :

Les Français de Belgique, réunis dans un banquet fraternel sous la présidence du ministre de France à Bruxelles, à l'occasion du glorieux anniversaire du 5 mai 1789, *s'inspirant d'un patriotisme qui, chez eux*, domine à cette heure tout autre sen*timent, offrent* au président de la République l'hommage de leur respect, leurs félicitations et leurs vœux, et joignent leurs acclamations à celles qui retentissent dans la France entière. »

Ensuite, M. Bourée, dans une éloquente allocution, rappelle le glorieux anniversaire que les Français résidant en Belgique ont voulu célébrer

Il constate avec joie que de nombreux Belges, et à leur tête des représentants de la municipalité de Bruxelles, sont venus se joindre pour cette manifestation à la colonie française. Il rappelle que 1789 et 1830 procèdent l'une de l'autre.

« L'une a proclamé la liberté chez nous, dit-il, l'autre l'a conquise chez vous, et quand l'amitié de deux peuples est cimentée par de tels souvenirs, il est bien permis de penser qu'elle durera autant que leur existence. »

Des acclamations unanimes accueillent ce passage. Il en est de même de celui où, remerciant le représentant des Etats-Unis de ce qu'il a voulu par sa présence à cette fête, témoigner des sentiments d'attachement qui unissent la France à ce grand pays, il rappelle la part prise par La *Fayette et Rochambeau à l'œuvre de Washington.*

L'espace nous manque, malheureusement, pour reproduire entièrement le remarquable discours du ministre de France, souvent interrompu par des applaudissements, et dont voici l'éloquente péroraison :

« Que la France serait grande et quel ne serait pas son poids dans la conduite des affaires du monde, le jour où tous ses enfants ne formeraient qu'une seule et même famille, poursuivant un but identique et s'entendant pour reléguer au second plan tout ce qui n'aurait pas pour objet et pour fin la gloire et la puissance de la Patrie !

» Arrêtons-nous sur cette pensée qui résume tous nos vœux comme nos plus chères espérances, et buvons à notre chère France, buvons aussi à la Belgique, notre sœur aimée et à son auguste souverain, en confondant ce toast avec celui que nos portons cordialement à M. Carnot le quatrième président élu de la République française. »

Des acclamations enthousiastes, les cris de : « Vive Carnot ! Vive la France ! » accueillent ces paroles et retentissent jusqu'à ce qu'une nouvelle sonnerie du clairon fait faire silence *pour entendre le toast de M. Rolland, au ministre de France*, toast fort applaudi

Viennent ensuite une allocution de M. le pasteur protestant Rochedieu, rappelant que ses coreligionnaires doivent à l'événement qu'on célèbre, un hommage particulier, car c'est à lui qu'est due la première, la plus sacrée des libertés, la liberté de conscience, — puis un appel à la fraternité par M. Poteau, secrétaire de la *Fraternelle française*.

La partie musicale de la fête, à laquelle ont contribué *les artistes* de la Monnaie et *l'orchestre* dirigé par M. Sennewald, a été remarquable. L'exécution de la *Marseillaise* par les artistes de la Monnaie, écoutée debout par toute l'assistance, qui répétait le refrain en chœur, a soulevé un véritable enthousiasme.

La municipalité d'Orchies
A M. CARNOT

Le Conseil municipal d'Orchies vient d'adresser à M. Carnot le télégramme suivant :

Au nom de la patriotique cité républicaine qu'il a l'honneur de représenter, le Conseil municipal d'Orchies vous adresse ses plus vives félicitations.

L'attentat dont vous avez failli être victime en accomplissant un devoir civique nous a remplis d'indignation.

C'est sous le coup d'une poignante émo*tion que nous l'avons appris*.

Nous faisons les vœux les plus ardents pour que vous puissiez représenter longtemps notre chère Patrie et pour que sous votre administration si sage, l'ordre et la sécurité continuent à assurer la prospérité publique.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'expression de notre plus haute considération.

Vive la République !

Vive M. Carnot !

Chronique régionale

Distinctions honorifiques. — Le *Journal officiel* publie la liste des décorations accordées à l'occasion des fêtes du Centenaire par le ministère de la guerre. Nous y relevons les nominations suivantes :

Sont promus au grade d'officier : MM. Crotel, colonel du 5e régiment de cuirassiers, et Bonn, *lieutenant-colonel de cavalerie hors cadres*, commandant la 1re circonscription de remontes.

Sont nommés chevaliers : MM Wagner, capitaine au 43e régiment d'infanterie ; Radoux, capitaine au 73e de même arme ; Pougnet, capitaine au 145e; Mourier, capitaine au 21e dragons; Leroux, capitaine-trésorier ; Vinclaire, capitaine, et Hus, maréchal des logis chef à la 1re légion de gendarmerie; Lenfant, capitaine en 1er au 27 régiment d'infanterie ; Coste, garde de 2e classe à *l'atelier de construction de Douai*; Perrin, gardien de batterie à la direction d'artillerie de Dunkerque ; Frank et Keller, capitaines au 3e régiment du génie ; Badoz, officier d'administration principal à Lille ; Baillif, médecin-major de 1re classe au 127e régiment d'infanterie ; Bigorgne, officier d'administration de 1re classe à l'hôpital de Dunkerque.

La médaille militaire est conférée à MM. Resenbach, adjudant au 8e régiment d'infanterie ; Sirol, soldat musicien au 84e ; Mahe, adjudant au 127e ; Deruelle, chef armurier au 145e, et à MM. Maghermann, adjudant ; Fuchs, maréchal des logis; Malère, maréchal des logis ; Bruyère, brigadier ; Nicod, gendarme ; Flament, gendarme, tous de la 1re légion de gendarmerie.

Société régionale des Architectes du Nord de la France. — La prochaine réunion mensuelle de la société régionale des architectes du Nord de la France se tiendra à l'Hôtel-de-Ville d'Amiens, le samedi 11 mai 1889 à une heure *après-midi*.

Dans sa dernière réunion la société a élu quatre nouveaux conseillers honoraires.

1. M. Duterti, né à Douai, architecte à Paris, grand prix de Rome; architecte du palais des machines à l'exposition universelle.

2. M. Aubry, architecte, à Paris, lauréat de l'architecture privée en 1888.

3. M. Durand, architecte à Bordeaux, laureats de l'architecture privée en 1888.

4. M. Monnier, architecte à Paris, secrétaire-*général de la Société centrale des architectes* français.

Le titre de conseiller Louvraire ese donné par la Société à titre d'hommage rendu à des architectes choisis parmi les plus distingués de la France et de l'étranger. Le nombre des dits conseillers honoraires s'élève actuellement à 194, la Société possède une nombreuse collection de photographies et de dessins reproduisant leurs œuvres.

Puis à la suite d'un vote, la Société a arrêté comme il suit, la liste des lauréats, auxquels seront décernés cette annexe, les certificats de mérite et les médailles qu'elle accorde aux piqueurs et conducteurs de travaux, aux contremaîtres et ouvriers de bâtiment dans le but de stimuler leur zèle de récompenser les services rendus, ainsi que la bonne et sérieuse exécution des travaux et le fini des ouvrages.

1. M. François Dubocage, conducteur de travaux à Lille. — 2. M. Désiré Maquet, contre maître de maçonnerie, à Lille. — 2. M. Auguste Clique, contre-maître de menuiserie à *Tourcoing*. — 4. M. Ferdinand Cloerhaut, contre maître de menuiserie, à Tourcoing. — 5. M. Parent, ouvrier zingueur, à Lille. — 6. M. Ch. Planque, *ouvrier tailleur de pierres à Lille*. — 7. M. Louis Pecqueur, ouvrier maçon à Lille.

Enfin, M. C. Batteur, l'un des membres de la société a terminé la séance par une conférence sur des monuments d'Athènes, qu'il a visités à la suite de son séjour à Rome, comme pensionnaire du legs Wicar les descriptions complètes et clairement exposées par le conférencier, les photographies, les dessins et les relevés qu'il a communiqués ont beaucoup intéressé l'assemblée qui a adressé à M. Batteur les plus vives félicitations.

Chronique Locale

ROUBAIX

DERNIÈRE REPRÉSENTATION
DE LA
Bande Boulangiste

Un nouveau four. — Les sifflets. — La maison de M. Debacker gardée par la police.

La bande bonaparto-boulangiste craignant le renouvellement de ses succès de dimanche, a organisé pour lundi une petite réunion clandestine à fin de débiter le stock des discours qu'elle n'avait pu écouler chez Dominique.

Après s'être vu refuser plusieurs salles, le comité ? donna sa réunion à la Brasserie Centrale, rue Neuve.

Cette fois, les précautions étaient bien prises et la consigne sévèrement observée.

A trois heures et demie nous nous présentons au contrôle porteur d'une carte d'entrée que nous avions obtenue et ainsi libellée :

Docteur

FÉLIX DE BAGKER

.Roubaix

3 heures,

10 rue Neuve.

Plusieurs boulangistes se trouvent à l'entrée, ils examinent avec soin leurs invitations ; ayant été reconnus par M. Lacherie, marchand de gauffres, rue Saint Antoine, l'entrée nous est formellement interdite ; nous insistons, mais inutilement. *Ces saltimbanques* craignent que notre compte rendu soit *trop impartial* (sic).

A notre arrivée, on s'écrie, que les journalistes sans exception, ne peuvent pénétrer dans la salle.

Au même moment arrive M. Messiaen, rédacteur, au *Journal de Roubaix*, journal boulangiste, on le sait !

On fait pour la forme quelques difficultés, mais on le laisse pénétrer. Celui là, au moins, ne dira pas leurs vérités.

D'après les quelques renseignements que nous avons pu obtenir, *environ* 150 personnes assistaient à la PETITE FÊTE.

Nous n'avons nullement besoin de dire *l'opinion de ces auditeurs*.

M. Millevoye, Playoust, René Baudon et Debacker, ont pris successivement la parole. Ce qu'on a dû s'amuser !

A la sortie, la police devant l'attitude de la foule fait évacuer la rue Neuve.

Néanmoins dès que les boulangistes apparaissent les huées et les sifflets retentissent.

Une escouade d'agents cherche vainement à maintenir les manifestants qui suivent la voiture en criant : A bas Boulanger ! Vive la République !

M. le docteur Debacker qui n'a vraiment pas l'air d'être à son aise avait fait occuper sa maison par six agents de police

C'est avec la plus grande peine qu'il parvient à pénétrer dans son domicile.

Quelques minutes après, M. Debacker et M. Millevoye apparaissent au balcon — c'est dans le programme boulangiste. Mais aussitôt les vociférations et les sifflets de la foule recommencent avec une formidable intensité.

Vainement les boulangistes essaient de chanter les *Pioupous d'Auvergne*; les huées couvrent leurs voix.

Enfin la police parvient à faire évacuer la rue du Château.

A 6 heures 11 minutes, M. Millevoye a pris le train pour Lille, correspondance de Paris.

Les bouangistes atterrés n'ont plus osé pousser un seul cri !

Au nom des ouvriers de Roubaix, qui en seront probablement très étonnés, un banquet a été offert à M. Millevoye.

A la mine piteuse et déconfite des orateurs et des organisateurs de ces réunions mémorables, on voyait clairement qu'ils n'étaient pas précisément enchantés de l'accueil que leur ont fait les Roubaisiens.

L. J.

NOTABILITÉS BOULANGISTES

Parmi les notabilités boulangistes (toutes bonapartistes... *naturellement*) qui se sont particulièrement signalées aux réunions réactionnaires de dimanche et lundi, *nous relevons les noms suivants* :

M. *Courtot* qui porta jadis le drapeau des bonapartistes roubaisiens aux funérailles du prince impérial à Chilehurst.

Mulliez, le secrétaire de Wasquehal, révoqué pour propagande bonapartiste.

Cossaert, le tondeur de chiens, l'homme aux trois cents francs offerts aux socialistes pour faire échouer les républicains aux élections municipales.

Victor Cattleiw, démissionnaire... à cause de la Concordia.

Paul Crombez dont la silhouette intelligente, se dessine aux vitrines dans un tableau d'un de nos peintres locaux.

Albert Gauffet, négociant en laines, célèbre par la fermeté de ses opinions politiques.

Playoust. — N'insistons pas.

René Baudon, serrurier-poêlier à Lille, aristocrate prétentieux et clérical.

Boittiau, président du Comité impérialiste du Nord, dix fois battu par les électeurs de Lille.

La série n'est pas close !

Une petite rectification doit être faite à notre article sur le four boulangiste de dimanche à la salle Dominique.

Ce n'est pas M. Millevoye qui a prié le citoyen anti-boulangiste qui s'était placé devant lui pour le siffler, de cesser cette manifestation. C'est bien le docteur Debacker au bras duquel s'appuyait M. Millevoye, qui par ses supplications et ses gestes demandait de mettre fin à ce charivari.

Quant à ses paroles le bruit était tel que nous n'avons pu les entendre.

Mais, nous le répétons, ses gestes désespérés ne donnaient aucun doute sur la pensée qu'ils voulaient exprimer.

L. J.

BONNE FOI CLÉRICALE

Le moniteur local du boulangisme, lisez le *Journal de Roubaix* est outré de l'avortement de la conférence boulangiste de dimanche.

Il en donne un compte rendu qu'il appelle impartial et qui ne pourra être jugé tel, que par des personnes n'ayant pas assisté à la réunion, ou par des fanatiques habitués à prendre au sérieux toutes les vérités à la façon du père Loriquet qui débite quotidiennement à ses malheureux lecteurs le journal de la rue Neuve.

M. Reboux est dans son rôle en essayant de mettre à la charge des républicains les violences dont ses coreligionnaires de tout acabit communiant sous les espèces du boulangisme se sont rendus coupables dimanche dernier.